

CHAPITRE XIV
LES RÉMINISCENCES
DU SILENCE

— Hier... ou étais-ce avant hier ?

« Le son de sa voix... la fragilité de sa sonorité... la douceur de sa mélodie... »

— Non, c'était... mardi, je crois... il s'est passée une chose curieuse à l'école.

De ce souvenir où je me plongeai tout entier, ce fut le cabinet du docteur Orban qui se dessinait en mon esprit absorbé.

Evy était là, ses dix années assise sur la chaise faisant face à son médecin ventripotent qui l'écoutait avec attention.

— Ah ? Laquelle, dis-moi ? lui demanda-t-il tandis que, le regard fuyant, elle poursuivit d'un timbre hésitant.

— ... il était aux alentours de midi et demi... presque tout le monde avait quitté la cantine et s'était dispersé dans la cour en petit groupe... je m'étais assise sur le banc blanc à côté de la grille et...

— Tu étais seule ?

A sa question, son rythme cardiaque s'accéléra quelque peu et de cette interruption, il lui fallut plusieurs secondes pour pouvoir répondre sans risquer de bégayer.

— ... oui... j'avais envie de dessiner... bredouilla-t-elle quand son visage s'obscurcit.

Sa voix se para aussitôt d'une assurance palpable.

— Et je n'aime pas quand on regarde par-dessus mon épaule !

Cela disant, elle fit glisser ses iris vers la gauche pour contenir ce que lui inspirait cette perspective désagréable.

— Ne te fâche pas, Evy. lui dit le docteur tout en gribouillant rapidement sur son calepin. Ce n'était qu'une question.

Ses traits se décrispèrent et elle retrouva aussitôt la sphéerie de son regard candide.

— ... pardon... je...

Cliquant sur le sommet de son stylo à bille, il fit glisser celui-ci entre l'index et le majeur avant d'en déposer la pointe décapitée sur le papier.

— Ce n'est rien, Evy. Continue !

Tout d'abord déboussolée qu'elle s'en trouva, elle ouvrit finalement la farde qui reposait sur ses genoux et dont les nombreuses feuilles volantes dépassaient ci et là de son cartonage.

Débordant des dessins et des textes de ces derniers mois, c'est à la demande du docteur Orban qu'elle lui en dévoilait régulièrement le contenu.

Après recherche, elle trouva l'écrit désiré avant de refermer prestement le coffret de ses précieux trésors.

Se faisant alors violence pour contenir de son mieux les ravages d'un trac à peine supportable, elle en commença la lecture.

*Ils... ils surgirent soudain, cela me semble,
Un groupe d'une dizaine d'oiseaux volant ensemble.
Animés d'une étonnante volonté commune,
Danse acrobatique et bruissements de plumes,
La parade volatile de leurs ailes multicolores,*

*Simulaient en plein jour les déclinaisons de l'aurore.
Sans doute échappés d'une quelconque animalerie,
Ils se vouaient désormais à chamarrer l'azur de féerie.
Captivée, je contemplais leur grâce inouïe
Qui caressait doucement ma vue et mon ouïe.
En moi-même, je présentais avec euphorie,
La question énigmatique posée par cette allégorie.*

D'où surgissent-ils, ces anges si volatiles ?

*Pourquoi s'attarder et faire de moi leur spectatrice,
Intensément conquise du fond de mes abysses ?
Qui donc s'adresse à moi par leur entremise,
Pour faire de mon âme sa languissante promesse ?
Une force impérieuse plus vaste que l'horizon,
Etreint d'amour mon cœur assoiffé d'union...*

*Eprise à tout jamais de son emprise,
Mon seul désir se concrétise.
Partager la joie d'un enchantement divin,
Avec ceux dont le bonheur fut d'en être témoins.
Mais alors que glissait le feu de mon regard sur eux,
Ma stupeur contemple l'étendue d'un vide silencieux.
Pas une seule âme n'a daigné élever son regard,
Ignorant de la Beauté qui se laisse entrevoir.*

Elle marqua une pause dans sa lecture quand se dissipa la mélancolie dont elle s'était parée jusqu'alors.

*Alors il se fendit, ce solitaire enfantillage,
Comme un masque qui s'ouvre sur un autre visage.
Troublantes ondulations d'ombres et d'ambiances,
Un triste relief animé par mille et une errances.
Quels sont ces fantômes qui méconnaissent l'ultime remord ?
Est-ce un bref assoupissement... ou le carnaval des Morts ?*

Exerçant à présent une pression sur le papier qui se tordait entre ses doigts, ses traits se crispèrent à mesure qu'elle semblait se murer en elle-même.

Le docteur Orban, appuyé silencieusement sur le dossier de son gigantesque fauteuil, la fixait avec une intensité toute particulière. Puis, jugeant avoir laissé suffisamment de temps s'écouler, il lui demanda :

— Es-tu en colère, Evy ?

En un soubresaut, son cœur la sortit de sa léthargie naissante et, le regard hésitant qui se remit à fuir, elle répondit :

— ... je ne sais pas trop... C'est vrai que... parfois il m'arrive de... Elle s'interrompit alors pour mesurer toute l'ampleur de l'étrange sentiment qui l'envahissait soudainement.

— En fait si... je pense bien que je les déteste !

Le silence cristallisa le vaste bureau et il fut difficile, une fois cette phrase prononcée, de déterminer qui d'elle ou du docteur Orban fut le plus surpris par cette réponse.

Égaré quelques instants par l'étonnement d'entendre sa douceur s'animer de rancœur, il s'en reprit bien vite pour lui poser la question qui lui vint à l'esprit.

— Et penses-tu qu'ils méritent vraiment tant de mépris de ta part ?

Elle y réfléchit un court instant, faisant l'effort sincère d'y répondre avec le plus d'honnêteté possible.

— Mon cœur me dit que non...

« Mais si j'écoute ma tête... elle me hurle que oui... »

La justesse de sa description me rappela à ma propre existence, quelque peu diluée dans sa contemplation, elle sonna dès-lors le glas de cette réminiscence.

« Evy... »

Toi qui ne te pardonnes pas,
Et qui te penses la responsable de notre morcellement...
Ne t-ais-je pas imposé moi-même une cruelle déchirure ?
J'ai désiré de te chasser pour m'extirper du Tartare.
Pour me déployer, je t'ai écrasé sans l'ombre d'un remord.
Je te jugeais inutile pour ne pas dire absolument nuisible...
Fidèle à moi-même en cet état de suprême détachement,
je me suis montré impitoyable...

Et ne voulant te laisser ta juste place, j'ai réclamé la jouissance totale et despotique de notre Royaume. »

Quelle est cette vibration ?
Ce sont... des assemblages de sons ?
Musique ? Piano ?

J'aimais tant le piano...

Julien Boulter - Psychés Nymphéas

Les paupières entrouvertes, je me tenais anesthésié au pied de la porte dantesque de mon esprit, contemplant l'énorme verrou à bascule qui traversait toute sa largeur pour la sceller. Faiblement, il me sembla pouvoir l'entendre l'espace d'un furtif instant.

« Evy... tu pleures ? »

Adossé contre la porte, je me laissai glisser jusqu'à m'accroupir et demeurais ainsi, à ouïr la mélodie résiduelle de ses tourments.

Par le souvenir de ce qui me semblait être une toute autre vie, je savais pourtant que je l'aimais de tout ce Cœur qu'elle était.

Celui auquel je n'avais plus aucun accès.

Ainsi mesurais-je en théorie la gravité de notre état qui n'en avait toujours pas la moindre. Je m'interrogeais alors sur le sens d'une telle existence et ô combien je l'avais désirée par le passé.

Ici...

Emmuré dans la stérilité de mes pensées,
Environnant l'absolu de toute superfluité,
Que peut donc m'apporter de conjecturer sur l'infini de ce qui Est,
Quand je n'y trouve plus rien pour attiser mon intérêt ?

Indifférence... Ultime détachement...
Tout à l'apogée de mon essence, que me reste-il ?
Pas même un sourire pour en jouir,
Ni le moindre soupir pour m'en repentir.

Cette paix, cette solitude,
Sont-elles plaisantes ou accablantes ?
Ni l'une, ni l'autre,
Mais elles me semblent immortelles car immobiles.
Un avant, un après, qu'est-ce que c'est ?
Je ne suis qu'un fantôme qui « est »

Ma simple captivité le prouvait largement, je n'étais point omnipotent. Mais il m'apparaissait tout de même qu'une certaine forme de souveraineté trônait en mon être confiné.

En cet état d'absence d'un début et d'une fin,
Dans le potentiel infini de milliards de chemins,
Dérive mon esprit en carence du moindre petit sens,
Et personne pour venir ici se moquer ou pleurer du grandiose
pathétique de mon existence...

Un Roi solitaire en son vaste royaume, immatériel et désert...

N'étant pas plus omniscient, incapable que j'étais de contempler d'un seul regard cet univers de données sans bornes, il s'avérait pourtant qu'en me penchant sur l'une d'elle, ma compréhension ne trouvait pas de frontières. Quand il arrivait qu'une jonction puisse se faire entre deux concepts, cela augmentait d'un coup d'un seul l'horizon de mes représentations. Ainsi, à l'image du réseau nerveux qui interpénétrait grands et minuscules corridors en tout sens, je pouvais m'y connecter tranquillement et à l'envie.

Un monde visité me lassait, il me suffisait de poser le regard sur un autre endroit du système pour y être intégré et, ainsi, pouvoir le conjecturer de ma pensée.

Il m'apparut alors que ce qui m'empêchait d'absolument tout savoir résidait en ce que la masse du Grand Infini ne pouvait trouver contenant en mon tout petit infini.

Mais pouvait-il grandir, tel un enfant qu'il me fallait nourrir ?

Oui...

Car de ce néant apparent se dévoilait en réalité la continuité de ce que je savais déjà dès-lors ou,
pour le connaître, mon œil unique l'éclairait...

L'obscurité c'est...

Ce que je n'ai pas encore contemplé...

Et pourtant...

Par ce défaut d'omniscience, grandir me devenait inutile,

Quand bien même viendrai-je à bout de cette éternité de données...

En désirant de me trouver, je ne ferais que de me perdre davantage... Un autre paradoxe,
Je tourne en rond dans ma propre fosse...

Ce sera donc proprement mon existence,
Que d'errer au-dedans d'une infinité bien trop vaste pour moi ?

En dernière instance,

Le but de cette interminable promenade m'échappe...

Quelque chose me manque.

Ce qui a toujours donné chaleur, saveurs et couleurs à l'éternité de mes heures...

Pourvoir savourer d'exister...
Te voir sourire et te combler...

Je me souviens de ton visage...
Je demeurais d'une contemplation immobile,
Je te regardais rendre notre âme fertile...
A jamais immuable par-dessus ton cœur ineffable.

« Être »... en ta présence...

Je ne voulais pas te perdre...

Simplement vivre en la douceur de ta compagnie...
Et nous promener insouciamment dans notre empire...